

par lettre *Daband*, en grec, nous avons Daphné, et toute l'histoire de Daphné devient ainsi intelligible. Daphné est jeune et belle, Apollon l'aime ; elle fuit devant lui et meurt quand il l'embrasse avec ses brillants rayons, ou comme dit un autre poète des Vedas (X, CLXXXIX).

« L'aurore s'approche de lui ; elle expire dès que l'être puissant qui illumine le ciel commence à respirer. »

« Quiconque aime et comprend la nature comme les poètes primitifs peut se figurer encore Daphné et Apollon, c'est-à-dire l'aurore, tremblant et se précipitant à travers le ciel, puis s'évanouissant à l'approche soudaine du brillant soleil.

« La métamorphose de Daphné en laurier, est une continuation du mythe toute particulière à la Grèce. Daphné, en grec, ne signifiait plus l'aurore, mais était devenu le nom du laurier. L'arbre Daphné fut donc consacré à l'amant de Daphné, et la fable voulut que Daphné elle-même fût changée en arbre, quand elle pria sa mère de la protéger contre la violence d'Apollon.

« Sans le secours des Vedas le nom de Daphné et la légende qui y est attachée seraient restés intelligibles ; car le sanscrit moderne ne donne aucune clé de ce nom. Ceci prouve la valeur des Vedas pour la mythologie comparée ; une telle science avant la

découverte de ces livres ne pouvait être qu'un amas d'hypothèses sans principes fixes, ni bases solides.

« Pour montrer de combien de manières différentes la même idée peut être exprimée mythologiquement, je me suis borné au nom de l'aurore. L'aurore est réellement une des plus riches sources de la mythologie aryenne. Une autre classe de légendes personnifiant la lutte entre l'hiver et l'été, le retour du printemps, le renouvellement de la nature n'est, dans la plupart des langues, qu'un reflet et une amplification d'histoires plus anciennes, racontant la lutte entre le jour et la nuit, le retour du matin et la renaissance du monde entier. Les histoires de héros solaires combattant au milieu de l'orage et du tonnerre contre les puissances de l'obscurité sont empruntées à la même source....

« Ainsi le lever du soleil était la révélation de la nature ; il éveillait dans l'esprit humain ce sentiment de dépendance, d'impuissance, d'espoir, de joie et de foi en des puissances supérieures, qui est la source de toute sagesse et l'origine de toute religion. Mais si le lever du soleil inspira les premières prières et appela les premières flammes du sacrifice, le coucher du soleil fut l'autre moment qui émut le plus le cœur de l'homme, qui remplit son âme d'une sorte de recueillement mêlé de crainte. Les ombres de la nuit approchent ; le pouvoir irrésis-

tible du sommeil saisit l'homme au milieu de ses plaisirs, ses amis le quittent et dans sa solitude, ses pensées se tournent de nouveau vers les puissances d'en haut. Quand le jour disparaît, le poète se lamente sur la mort prématurée de son brillant ami, il voit dans cette courte carrière l'image de sa propre vie. La place où le soleil couchant se retire dans l'occident lointain, se peint dans son esprit comme la demeure où il ira après sa mort, où ses pères allèrent avant lui et où les hommes sages et pieux se réjouissent dans une nouvelle vie avec Yama et Varouna.

« Souvent, au contraire, il considérait le soleil, non comme un héros, dont la vie est courte, mais comme jeune, ne changeant pas, toujours semblable à lui-même, tandis que les hommes mortels passent, génération après génération. Et de là, par la simple force du contraste, la première révélation d'êtres qui ne vieillissent ni ne déclinent, d'immortel et d'immortalité. Alors le poète suppliait le soleil immortel de revenir pour accorder au dormeur un nouveau matin.

« Le dieu du jour devenait le dieu du temps, de la vie et de la mort. Quels sentiments le crépuscule du soir, le frère de l'aurore, renouvelant avec une lumière plus sombre les merveilles du matin, n'a-t-il pas dû éveiller chez le poète rêveur? Combien de

poèmes dut-il avoir inspiré dans le langage vivant des anciens temps? Était-ce l'aurore qui venait encore embrasser une dernière fois celui qui le matin s'était séparé d'elle? Était-elle la déesse immortelle sans cesse revenant, tandis que lui, le mortel, le soleil, meurt chaque jour? Ou était-elle l'amante immortelle disant un dernier adieu à son immortel amant, brûlé pour ainsi dire sur le même bûcher qui devait la consumer, tandis que lui il s'élèverait au séjour des dieux.

« Supposons ces simples scènes exprimées dans le langage des temps anciens, et nous nous trouverons en présence d'une mythologie pleine de contradictions et d'inconséquences, le même être étant représenté comme mortel ou immortel, comme homme ou comme femme, selon que l'œil de l'homme changeait de point de vue et prêtait ses propres couleurs au jeu mystérieux de la nature. »

Voilà en quelques pages, le résumé complet des procédés de l'école de Max Muller. Et si l'on veut une forme plus concise encore, le professeur d'Oxford nous la donne en quelques mots :

« *Les dieux des Indous n'ont aucun droit à une existence substantielle... ce sont des masques sans acteurs... des noms sans êtres et non des êtres sans noms.* »

En d'autres termes, et là est le point capital du mode d'interprétation de Max Muller, les primitifs Indous n'ont eu la conception d'aucune force divine à titre de personnalité, les poètes védiques comme plus tard les mythologues de la Grèce, ont chanté les éléments, l'infini, l'espace, l'eau, la terre, la lumière, les vents, les nuages, les astres, l'aurore, le soleil, etc... à l'aide de métaphores brillantes, que l'on a eu le tort plus tard de prendre dans le sens propre. On est arrivé à des fictions divines, avec des formes poétiques de langage que l'on ne comprenait plus, et qui n'avaient été au début que des noms sans être, *nomina et non numina*.

Un pareil système ne peut soutenir l'examen scientifique, et tout le savoir de notre illustre adversaire ne saurait nous le faire admettre.

Que le lecteur se reporte aux hymnes que nous venons de donner, et qu'il nous dise, s'il est possible de croire que ces invocations au maître souverain, à Vischnou, à Agni, à Mitra, à Varouna, etc..... se soient adressées à des métaphores, à des noms sans êtres, et si tous ces dieux auxquels s'adressaient les poètes védiques, leur offrant le soma, les priant de les protéger, de leur accorder de nombreux troupeaux de vaches, n'avaient pas dans la pensée de leurs adorateurs, une existence personnelle et agissante.

Est-il rien de plus clair, de plus concluant que l'idée renfermée dans les strophes suivantes :

« J'appelle à notre secours, le Divin, le *Grand* habitant de l'air, *Celui* qui produit les eaux et les plantes, *l'Illustre Maître* des ondes qui dispense la pluie au moment convenable.

* *

« L'Esprit Divin qui circule au ciel, on l'appelle Indra, Mitra, Varouna, Agni. Les sages donnent à *l'Être unique* plus d'un nom.....

* *

« Le Seigneur maître de l'Univers, et rempli de sagesse, est entré en moi, faible et ignorant, et m'a formé *de lui-même*, dans ce lieu où les esprits obtiennent avec la *science*, la jouissance paisible de ce fruit doux comme l'ambrosie.

* *

« Il est des *êtres*, dit-on, qui viennent vers nous et s'en retournent ; des *êtres* qui s'en retournent et qui reviennent, ô Indra, ô Soma, les mondes éthérés portent vos œuvres comme un char son fardeau. »

Est-il possible de refuser à l'auteur de ces stances

une conception nette et définie de la force divine, de l'Être unique, souverain maître et créateur de l'Univers. On pourra discuter éternellement sur le point de savoir si le Rig-Véda est monothéiste ou polythéiste, si après avoir admis *cet être unique* auquel les sages donnent plus d'un nom, il ne considère les autres dieux que comme des manifestations inférieures de sa puissance, des mandataires en un mot : mais on ne fera jamais admettre que toutes les divinités du Rig-Véda n'ont été dans l'esprit de ceux qui les ont créés que des noms sans êtres, moins que des fictions, de pures métaphores.

Que les poètes védiques aient chanté les éléments, cela ne saurait faire l'ombre d'un doute, mais ils ne les ont chantés que comme les manifestations extérieures de la puissance de cet *Être unique, auquel les sages donnent plus d'un nom*. Il serait par trop singulier de croire que les Indous adressaient leurs prières, leurs vœux à *des noms sans êtres*. L'esprit de système conduit à l'absurdité.

Lorsque notre adversaire soutient que les Indous adorent de simples noms de phénomènes naturels, sous lesquels ne se cachent aucune personnalité; quand du fond de son cabinet, à l'aide de l'exégèse de la nouvelle école dont il est le chef, il condamne des millions d'hommes à s'agenouiller devant de pures métaphores poétiques; lorsqu'il soutient que les

dieux indous n'ont pas été créés par la fiction religieuse, mais par des altérations de mots, par *des maladies du langage* suivant sa propre expression, il n'est ni historien, ni psychologue, et prête au cerveau humain une de ces grosses rêveries allemandes, auxquelles arrivent les gens des bords du Rhin, par la séquestration de leur intelligence, qui se porte vers tout ce qui est étrange, mystique, incompris, et la facilité avec laquelle ils poussent jusque dans ses derniers retranchements, un raisonnement dont les prémisses les ont séduits.

Quand nous regardons de près ces étranges théories et que nous lisons le Rig-Véda, nous nous demandons comment on peut les baser sur ce livre sacré, qui n'est qu'un long chant à la Divinité.

Cent textes semblables à celui-ci pourraient être extraits.

« Toujours *Un*, quoique ayant trois formes à la double nature, il s'élève! Et les prêtres offrent au Dieu dans l'acte du sacrifice leurs prières qui arrivent aux cieux portées par Agni. »

Ainsi ce Dieu *Un quoique ayant trois formes*, possède des prêtres, des autels, on lui offre des sacrifices, et d'après Max Muller,

Les autels auraient été élevés à une métaphore!

Les prêtres adoreraient une métaphore!

Les sacrifices seraient offerts à une métaphore!

Et les Germains accusent les Français de légèreté scientifique, parce que ces derniers, dans leur amour des choses du bon sens, refusent de s'incliner devant ces élucubrations lourdes et pédantesques. Nous aurions tort de trop insister. Un pareil système, qui détruit l'idée au profit du mot, qui explique l'histoire des transformations religieuses et des mythes, par des racines et des étymologies, est condamné à priori à l'impuissance, ce n'est pas avec des tours de force linguistiques que l'on peut faire l'histoire de la pensée humaine.

Nous avons d'autant plus de raison de refuser toute importance scientifique à ce système, que son auteur lui-même, le bat en brèche sans s'en apercevoir, dans les lignes suivantes :

« Quand le jour disparaît, le poète se lamente sur la mort prématurée de son brillant ami, et il voit dans cette courte carrière l'image de sa propre vie. La place où le soleil couchant se retire dans l'occident lointain se présente à son esprit comme la demeure où lui-même ira après sa mort, ou ses pères allèrent avant lui, et où les hommes sages et pieux se réjouissent dans une nouvelle vie avec Yama et Varouna. »

Max Muller ne voit pas qu'avec cette simple phrase il ruine de ses propres mains toutes ses théories.

Il vient de soutenir que les Indous adoraient *de simples noms de phénomènes naturels, sans personnalité, que leurs dieux étaient des masques sans acteurs, des noms sans êtres, nomina et non numina*, et le voilà maintenant qui leur concède la notion de l'immortalité de l'âme, et la croyance au céleste séjour « où les ancêtres sont allés avant eux, et où des hommes sages se réjouissent dans une nouvelle vie avec Yama et Varouna. »

Nous serions bien tenté de demander au professeur d'Oxford, si cette vie nouvelle où se réjouissent les hommes sages n'est qu'une métaphore sans réalité, si ces ancêtres qui sont déjà parvenus au séjour céleste, ne sont que des excroissances linguistiques, et si Varouna et Yama, les dieux des sphères célestes, ne sont que des maladies du langage, qui s'expliquent par des altérations de radicaux?... mais il est inutile d'éterniser un débat désormais sans objet.

L'histoire, la philosophie, la fable religieuse, l'archéologie, l'astronomie et la philologie, prises chacune isolément, sont impuissantes à expliquer les mythes qui encombrant le berceau de l'humanité; tel mythe en effet appartient à la conception pure-

ment religieuse, tel autre a une origine astronomique; il en est qui se dégagent de la légende, d'autres de l'histoire, ce n'est donc que par l'accord de toutes ces sciences, que l'on pourra arriver à la véritable interprétation mythologique.

LES PRINCIPAUX DIEUX DES VÉDAS

LE PANTHÉON DES VÉDAS

1° *L'Être unique.* — L'esprit divin qui circule au ciel de qui tout émane, dont on ne parlait qu'avec une religieuse terreur, et dont il était interdit de prononcer le nom mystique figuré par le monosyl-